

Prix : 6 Frs – Etranger et Congo : 7 Frs
SIXIEME ANNEE
8 AOUT 1951
TINTIN
32
LE JOURNAL DES JEUNES DE 7 A 77 ANS
DEFENDU PAR KADDOUR, LE PORT DE BOULOGNE N'A RIEN A CRAINDRE...

20 ANS de BAGNE !



POUR nous parvenir d'Amérique, l'histoire que voici n'en est pas moins vraie. Elle rapporte la dramatique aventure survenue à un garçon de Charleston, en Illinois, qui, vingt ans durant, se mesura avec le destin et triompha finalement de lui.

Cecil Wright, ouvrier de condition modeste, avait dix-huit ans, en 1925, lorsqu'il fut envoyé dans une maison de correction pour une peccadille. Sa peine fut d'ailleurs de courte durée. Mais en prison il avait fait la connaissance d'un gangster authentique, Monte Criss, lequel, sitôt libéré, voulut l'embaucher dans sa bande. Wright refusa.

Ce refus devait être pour lui la cause des pires déboires. En effet, à la suite d'une opération de cambriolage, Monte Criss et ses complices furent arrêtés et ils accusèrent Wright d'avoir pris part à leurs exploits.

L'infortuné garçon fut condamné par la Cour de l'Etat d'Illinois à quinze années de prison. Comme Cecil Wright était pauvre, il ne put, par la suite, s'assurer les offices d'un avocat lors de la procédure intentée contre lui par une Cour fédérale pour le même « crime ». Une nouvelle peine de quinze ans lui fut infligée, qu'il aurait à purger après avoir achevé sa détention au pénitencier d'Etat.

Mais Wright ne se découragea pas. Dans son étroite cellule, il se mit à suivre des cours de droit par correspondance. Tandis que le jour il travaillait péniblement avec les autres prisonniers, il consacrait une grande partie de la nuit à étudier, afin d'obtenir un diplôme d'avocat.

Déjà, il donnait des conseils juridiques à ses camarades et plus d'un fut libéré grâce à lui. Enfin, après des années d'efforts et de luttes, il parvint à démontrer que, lui aussi, avait été victime d'un emprisonnement illégal. Et, finalement, il fut remis en liberté.

L'histoire de ce bagnard, injustement condamné, et qui réussit, après vingt ans, à prouver son innocence, en plaidant sa propre affaire avec une compétence rare et une éloquence digne des maîtres du barreau, doit nous faire réfléchir sur l'efficacité de l'effort.

Si Cecil Wright ne s'est jamais laissé abattre par le désespoir, c'est qu'il a toujours eu confiance en la justice de sa cause. Et s'il est parvenu à faire triompher cette dernière, c'est que sa volonté s'est durcie à l'épreuve.

Quel magnifique exemple, n'est-ce pas, mes amis ?

Tintin



MON COURRIER

Chauvin Ghislain, Saint-Symphorien. — Alors, tu es content ? C'est ce que je voulais. Bravo pour tes dessins. Continue, mais d'après nature.

Meeus Nicolas, Ixelles. — Tu veux savoir si l'histoire de « Corentin » est en librairie ? Oui. Si elle est vraie ? Oui, comme tous les beaux rêves. Amicalement à toi.

Calleaux Henri, Costermansville (Congo). — Ainsi, tu fabriques un abat-jour, et ton papa t'aide dans ce travail ? Félicitations. Et vive « Le Secret de l'Espadon ».

Delune Michel, Ixelles. — Désire correspondre avec jeune lecteur de 8 ou 9 ans pour échange de timbres. Ecrire au journal.

Constant A., Marchin (Huy). — Bravo pour tes 14 ans. Puisque les Messages secrets t'intéressent, nous en donnerons d'autres. Bien à toi.

Dijon Jean-Pierre, Bruxelles. — Je ne puis faire passer ce genre d'annonce. Mille regrets, mon ami. Rien que timbres et correspondants.

Reis André, Diekirch (Luxembourg). — Tu recevras bientôt satisfaction.

Barbier Ephrem, Houdeng. — Nous ne pouvons songer à souligner l'intérêt de toutes les fêtes dont l'année est jalonnée. Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur celles qui nous paraissent le mieux leur convenir : muguets du 1er mai, fête des mamans, etc. Qu'en pensez-vous ?

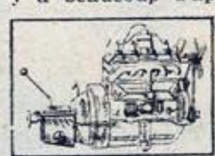
Gillicaux Paul-Marc, Stanleyville (Congo). — Pour nos Grands Concours annuels, nous donnons des délais aux coloniaux. Mais pour nos petits concours mensuels, nous ne disposons pas d'assez de temps. Amitiés.

Tilquin Arlette. — Merci pour le dessin et la légende que tu m'as envoyés. Mais sont-ils vraiment de toi ? Bravo si c'est un original.

Jacques Renée, Wépion. — Toi qui habites la Belgique, tu n'as aucune excuse pour m'envoyer ta réponse après la date limite. Fais attention à l'avenir. Toutes les indications sont données à ce sujet. A toi.

De Jonghe Michèle, Uccle. — Les gagnants de nos concours sont toujours avisés personnellement, et les premiers, en plus, par la voie du journal. Si tu n'as rien reçu, c'est que tu n'as rien gagné. Recommence.

Burgess Edouard, Woluwe. — Si ton nom ne figure pas à la page « Frères ou Sœurs », du no 21, daté du 23 mai, c'est que tu n'es pas parmi les lauréats de ce concours. Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus !



MOTEURS TRANSPARENTS

Vu l'énorme succès de curiosité qu'a suscité notre article du 30 mai dernier (« Tintin » no 22), nous signalons à tous nos lecteurs que le moteur transparent est visible au bureau du journal. Nous rappeons qu'il peut être obtenu contre remboursement de 9920 francs.

TINTIN (hebdomadaire). *Administration, Rédaction et Publicité* : rue du Lombard, 24, Bruxelles. C.C.P. : 1909.16. — *Editeur-Directeur* : Raymond Leblanc. — *Rédacteur en chef* : André-D. Fernez. — *Imprimerie* : Etablissements C. Van Cortenbergh, rue de l'Empereur, 12, Bruxelles. ABONNEMENTS. *Belgique* : 3 mois : 70 fr.; 6 mois : 135 fr.; 1 an : 265 fr. — *Etranger, Congo belge* : 3 mois : 80 fr.; 6 mois : 155 fr.; 1 an : 300 fr.

LES AVENTURES DE RENAUD ET DU PETIT CHEVAL AJAX









(A suivre.)

Conrad le Hardi

TEXTES ET DESSINS DE BOB DE MOOR

Ignorant que le château de Kessel a été détruit et que la fille du seigneur est prisonnière de Steenardt, Conrad et ses hommes marchent vers Dijon. Un soir, ils arrivent dans un village où une fête se prépare...









Bientôt le chevalier et ses hommes quittent l'auberge. Dans une prairie, à l'extérieur du village, ils installent un camp pour la nuit. Ce travail terminé, ils se joignent aux villageois qui marchent sur la route.













Mais voici que déjà les deux premiers combattants se font face, aux deux extrémités de la plaine. Un héraut s'avance, il porte sa trompette à la bouche et...



... aux premiers accents, les deux chevaliers s'élancent l'un vers l'autre au galop...



(A suivre.)



Un conte de JEAN-PIERRE NORTON. — Illustré par PAUL CUVELIER

LA FUGUE DE KADJIR

MON père avait toute la journée labouré les champs récemment conquis sur le désert. A la tombée du jour, on était venu le chercher d'Aïn-Sénoufra, et il nous avait avertis que, probablement, il y passerait la nuit. Les réunions du Conseil Municipal se prolongeaient tard dans la soirée; et la piste pour autos était trop dangereuse dans l'obscurité.

Ce n'était pas la première fois que ma sœur et moi demeurions seuls à la ferme. Chacun savait qu'à treize ans, j'avais la résolution et la vigueur d'un homme fait. Quant à Isabelle, mon aînée de quatre ans, elle vivait comme dans un rêve, et n'aimait que de dormir à poings fermés.

Ce soir-là, à peine le dernier repas expédié, Isabelle avait en effet gagné sa chambre. Dix minutes après, je l'entendais ronfler de tout son cœur, et je me disais que tous les Kabyles des environs, hurlant à la fois, n'auraient pas réussi à la réveiller. Moi aussi, j'allai me coucher, après avoir fait le tour des murailles extérieures et vérifié la clôture de la bergerie.

J'étais dans mon premier sommeil, quand un bruit nouveau, un bruit insolite, me fit sursauter. Assis dans mon lit, je prêtai l'oreille : pas de doute, quelqu'un ou quelque chose remuait étrangement dans la cour. Mon idée immédiate fut qu'un pillard du désert tentait de voler nos brebis. J'enfilai un vêtement, je pris à tâtons la petite carabine dont mon père m'avait fait présent à la Noël précédente, et j'allai coller ma figure à la fenêtre.

La lune n'était pas encore levée; la cour, les bâtiments, le mur d'enceinte se confondaient dans une atmosphère d'un noir d'encre, où je crus pourtant distinguer vaguement, à la longue, une silhouette qui allait et venait.

J'ouvris la croisée, et j'épaulai mon arme, me souvenant des recommandations paternelles : « Dans ce pays-ci, quand on est attaqué chez soi par des inconnus, il faut toujours tirer le premier. »

A l'ultime seconde, un doute me prit; les pas de mon inconnu ne ressemblaient pas à ceux d'un homme. En grand silence, je passai par la fenêtre, qui n'était qu'à cinq pieds du sol, et m'avançai un peu, le doigt sur la gâchette. La silhouette passa tout à coup près de moi. Un cheval ...

★

C'était un cheval qui piétinait ainsi dans la cour ! C'était le cheval blanc de mon père, Kadjir l'étalon, une bête admirable, que j'avais la permission de monter aux jours de fête et qui m'accueillait toujours d'un hennissement cordial quand je lui portais son avoine.

Comment était-il sorti de l'écurie ? J'y courus, sans me dissimuler davantage, et poussai un cri d'indignation.

— Oh, Kadjir ! Tu as démonté ton bas-flanc ! Tu as brisé la porte !

Le coupable, passant derechef à ma portée, je le saisis par sa crinière bicolore :

— Rentrez, Monsieur, et plus vite que ça ! Demain vous vous expliquerez avec votre maître.

A ma grande stupeur, le cheval s'arracha de ma main. Sa mâchoire claqua dans le vide. Je vis son œil étincelant, ses dents découvertes. Et je reculai précipitamment; Kadjir ruait, pointait, ses sabots frappaient la cloison du jardin potager avec une force terrible.

— Le pauvre Kadjir est malade, me dis-je. La douleur le rend méchant, lui toujours si docile.

Je courus au portail, dont les lourds battants, d'au moins deux mètres de haut, étaient consolidés par une double barre de fer que des verrous attachaient aux piliers de béton. Je venais de m'adosser à l'un de ceux-ci. Un galop furieux vint du fond de la cour.

Cette fois Kadjir galopait; je crus qu'il fonçait droit sur moi; je m'écartai. Au moment où je pensai que le grand étalon allait s'écraser contre le mur, il s'enleva. Je vis le corps blanc fendre l'air au-dessus de mon visage. La tête était renversée, les membres se tendaient nerveusement, les crins flottaient...

L'instant d'après, tout avait disparu à mes regards. Le cheval avait sauté la haute barrière, et s'était engouffré dans les ténèbres extérieures.

★

Cette fois, l'affaire prenait des proportions ! Ce n'est pas en Kabylie qu'il faut laisser courir à l'aventure une monture de prix. Chargé de garder la maison, je me sentais responsable de tout ce qu'elle contenait. Que dirait mon père, s'il ne retrouvait plus Kadjir, auquel il tenait tant ?... Coûte que coûte, je devais le ramener à l'écurie.

Avec fébrilité, j'ouvris le portail, je me glissai dehors, refermant de mon mieux derrière moi. L'obscurité n'était pas tellement profonde que je ne visse le fugitif, il s'éloignait en trottant, sur le sentier qui suivait l'oued desséché. Je coupai par les champs de colza et rattrapai presque Kadjir aux premières dunes.

Le cheval paraissait calmé, la bouche de côté, la queue en panache, comme lorsqu'il entrait portant mon père à Aïn-Sénoufra. Je me tins à trente mètres derrière lui :

— Il finira bien par s'arrêter, me dis-je, et alors je lui parlerai doucement, il me reconnaîtra et me suivra de bonne grâce.

A présent, le ciel était étoilé dans toute son étendue. Nous étions entrés dans la zone de palmiers qui, ceinturant le hameau, inaugure l'immense empire du sable. Derrière un large silo se montrait la dernière ferme, celle du grand Albéric, un ancien chasseur d'Afrique qui élevait des oies. Le bâtiment des communs s'ouvrit : une brèche se fit dans sa paroi de chaume. Et il en sortit un autre cheval... Brun et massif, la tête pointue, il traînait un pan de toile qu'il avait accroché par le sabot gauche postérieur en s'échappant de son écurie.

Kadjir et le nouvel arrivant ne firent que se flairer au passage. Ensuite ils marchèrent de conserve.

Nous sortîmes des couverts, nous fûmes dans la plaine onduleuse qui s'étendait devant nous jusqu'aux étoiles. O surprise, de tous les côtés apparaissaient d'autres chevaux, marchant de même, les uns seuls, les autres en longues files ! Tous suivaient la même direction. Leurs lignes convergeaient vers deux pointes de rocher qui s'érigeaient à l'écart de l'oued et qui marquaient l'endroit où s'était trouvée jadis une mine de phosphate, abandonnée depuis plusieurs générations.

(Suite en page 8.)

Les FAUCONS de la MER

Aidés par les « Chevaliers du Bonheur », Marc et Denis ont retrouvé le professeur Balestra, qui avait été enlevé par les « Faucons Noirs ». Mais, tandis que les bandits s'enfuient, deux avions et une soucoupe volante apparaissent au-dessus de nos amis...

Devant la menace des appareils ennemis, le capitaine N. a donné à ses hommes l'ordre de faire demi-tour, et tous ont rejoint le professeur et les deux jeunes gens. Tandis qu'ils se défendent comme ils peuvent, M. Balestra explique comment il a été enlevé par les « Faucons », au moment où il allait leur reprendre les fameux documents.





Soudain l'un des avions, pour une raison inexplicable, pique vers le sol en tournoyant. Il accroche au passage l'autre appareil...



... et tous deux s'écrasent sur le sable, où ils prennent feu aussitôt.

Voilà un accident miraculeux pour nous ! Essayons maintenant de rattraper les autres « Faucons » !





Mais les « Chevaliers » ont trop de retard sur les fugitifs, qui sont d'ailleurs en voiture. Cependant la soucoupe volante a rejoint l'automobile des deux chefs. Les bandits montent à son bord...



... et l'instant d'après l'appareil décolle.





La soucoupe survole le Nil... Soudain, à la suite d'un incident technique, elle s'abat dans les eaux infestées de crocodiles.





(A suivre.)



Les Aventures de DZIDZIRI

ROMAN INEDIT DE FRANCIS DIDELOT

ILLUSTRATIONS D'ALB. WEINBERG



LE REGARD DU PYTHON

La vitesse s'accélérait de plus en plus. Larnaud, battant l'eau avec ses mains, s'efforçait d'orienter la pirogue vers une rive. On se rapprochait légèrement; serait-ce suffisant pour trouver des flots plus calmes et permettre un atterrissage ?

De son mieux Dzi le secondait; il s'était assis sur la pointe de la barque et agitait les jambes. Mètre après mètre on gagnait. Cependant le grondement, lui aussi, s'amplifiait.

Et voici que sur la berge des silhouettes sortaient du bois : des hommes, au corps tatoué, couvert en partie par de longues banderoles de cuir ornées de coquillages blancs.. Ils ne menaçaient pas, ceux-ci. Ils observaient la lutte de la pirogue tâchant d'échapper à l'étreinte de la chute.

— Hé ! cria le pilote. A l'aide !

Aucun d'eux ne broncha. Ils ressemblaient à d'étranges statues noires : ils connaissaient, eux, les colères du fleuve; ils savaient que l'on n'a pas le droit d'intervenir lorsque les dieux des eaux vous attirent dans leur éclaboussement cruel.

Dzidziri marmotta, les dents serrées :

— C'est tout de même malheureux...

Alors, Laobé se redressa; il fixa la berge d'un regard fou; puis se tournant vers son ami, il se toucha la poitrine, pointa son doigt noir en direction des sauvages, recommença :

— Qu'est-ce qu'il te prend, acide borique? lança Dzi voulant gouailler jusqu'au bout.

Le négrillon bondit sur ses pieds si bien que la pirogue oscilla. Il s'accrocha à son camarade et la bouche près de l'oreille il répéta :

— Simba !... Simba !...

Inutile qu'il insistât plus longtemps : Dzi avait vu lui aussi : sur la poitrine d'un des Noirs un long collier de griffes se terminait par une espèce de talisman noirâtre. Un talisman semblable à celui que Nomogo-Kooso, le Sorcier, lui avait offert à lui-même !

Est-ce qu'une chance de salut se présentait ?... Il poussa un cri, gesticula. Et, comme les sauvages tournaient la tête vers lui, il dressa la main droite, la crispa de la façon particulière que les Fils de Simba lui avaient enseignée. Ce fut, là-bas, une stupeur. Les Noirs s'interpellèrent. Dzi réitéra son manège.

Alors ces mêmes indigènes qui, jusque là, abandonnaient la pirogue et ses occupants à leur sort,, parurent frappés de folie. Ils coururent. L'un d'eux, gigantesque, revêtu d'un tel luxe de bandes de cuir qu'il en semblait avoir un vêtement, l'un d'eux lançait des ordres.

Pour ses compagnons, Dzi exprima :

— Je crois qu'on va s'en tirer encore.

Mais Larnaud tendit la main vers l'avant. Une buée terrifiante s'élevait au-dessus de la surface du fleuve. Elle montait, impressionnante, accompagnée par le tonnerre de la cataracte. Sophie se tourna vers le jeune garçon qui, depuis des jours, les avait à tant de reprises déjà sauvés. Et elle murmura :

— Tu auras tout fait, mon petit Dzi...

S'il entendit il ne bougea pas : il observait la rive : voici !... mais oui, il ne se trompait pas... De cette berge une pirogue se détachait. Deux Noirs la montaient. Ils pagayaient comme des fous, plongeant à une allure vertigineuse leur courte rame dans l'eau bouillante : leur intention était évidente; ils allaient couper la route à la pirogue des Blancs... à cette pirogue où se trouvait quelqu'un qui savait les rites des Fils du Lion.

— Ils vont à leur perte... A quoi bon ? dit Sophie.

— Regardez, répliqua Dzi. Un câble les relie à la terre.

Les événements se précipitaient si fiévreusement qu'il semblait que l'on n'eût même plus la possibilité de penser. La chute... Le tonnerre de l'eau bouillante... La pirogue qui va s'écraser sur une roche... Non, on l'a évitée, celle-ci !... La barque des

Le jeune Dzidziri, le pilote Larnaud et l'air-hostess Sophie sont à la poursuite du prince Ephraïm et de son secrétaire Domingo qui leur ont volé des documents secrets relatifs au Normandie des Airs. Le courant entraine leur pirogue vers une chute toute proche...

deux Noirs qui est là... Va-t-on se rejoindre ?... Serons-nous sauvés ?... Non, ils ont manqué leur coup !... C'est donc la chute, et la mort... Pas du tout : la pirogue, saisie par un tourbillon a pivoté, et les Noirs reviennent à la charge... Cette fois, ça y est, l'un d'eux a empoigné le bordage, s'agrippe... Il va être arraché, nous allons l'entrainer dans notre mort... Non !... Victoire !... Là-bas, les Noirs halent le câble végétal. On va être sauvés. On atteint aux eaux plus calmes... Sauvés !

Le premier, Dzi mit le pied sur la terre ferme. Il se détournait pour aider Sophie à descendre de la pirogue. Mais il n'en eut pas le loisir. Le Noir gigantesque se dressait devant lui et l'attirait d'une poigne irrésistible.

Il prononça des paroles dans une langue rauque, aux inflexions rudes. Dzi fit une courte grimace :

Là, devant lui, à hauteur de son visage...

— Excuse-moi si je te demande pardon, mais j'y comprends que « pouic » à ton discours... Tu sais pas ce que ça veut dire « pouic » ? eh bien, zéro !

Le Noir eut un grand rire, dégoulina encore une longue phrase. Soudain il se pencha, fouilla dans la chemise ouverte du garçon, qui protesta :

— Eh là, t'es fou, mon vieux Réglisse ?... Qu'est-ce qui te prend ? As-tu fini de me chatouiller ? .

L'autre n'en avait cure, car il avait aperçu un lacet de cuir autour du cou de Dzi et, au bout de ce lacet, le talisman identique au sien. Il les compara, baragouina, hurla, appela ses amis. Et tous d'approuver, d'admirer, de s'exclamer à l'envi. Puis, brusquement, ils s'inclinèrent tous, agitant leur tête emplumée. Dzi soupira :

— Plus besoin de discours. Cette fois, j'ai compris : la patte de lion que m'a offerte mon ami Nomogo-Kooso produit son effet. Je suis tabou...

Il se tourna vers ses compagnons :

— Et vous avec moi, c'est une chance.

Larnaud n'eut pas un sourire. Son regard gardait une expression soucieuse. Il posa la main sur l'épaule de Dzidziri, qui se redressa instinctivement : bien que le pilote l'eût parfois considéré comme un enfant, Larnaud n'en demeurait pas moins son dieu. Un dieu assez comique d'ailleurs; tous étaient trempés, leurs vêtements déchirés; et, de surcroit, l'aviateur portait une barbe de plusieurs jours ! Il dit à Dzi :

— Ecoute, mon gars. Ne perdons pas un instant. Nous sommes sauvés; merci ! Mais rappelle-toi que les documents sont loin !... Chaque minute compte. Questionne ces boubres-là puisque ta patte de lion a l'air de les impressionner et tâche d'apprendre s'ils savent quelque chose sur les Ba-Ila et sur Ephaïm plus encore.

— D'acc ! exprima le jeune garçon.

Se tournant vers le Noir gigantesque, il entreprit de l'interroger : ce n'était pas spécialement aisé. Le bonhomme hochait la tête, approuvait, mais répondait toujours en un charabia incompréhensible.

Pourtant dans les yeux bruns une flamme d'intelligence luisait. L'indigène acquiesça à plusieurs reprises; il tendit le bras dans la direction d'un sentier qui s'enfonçait sous la fûtaie. Dzidziri insista :

— Tu penses que je vais retrouver nos voleurs si nous allons par là ?... Oui ?... Dis, ce ne serait pas un piège que ça cacherait ?... Bon, allons-y !...

Mais le Noir empêcha Larnaud et Sophie de le suivre. Et Laobé aussi ! Qu'est-ce que cela signifiait ? Pourtant le bonhomme ne paraissait pas animé de mauvaises intentions. Sophie secoua sa tête aux blonds cheveux emmêlés :

— Reste avec nous, mon petit Dzi. Tant pis pour les papiers. Nous sommes vivants, c'est le principal.

Il la dévisagea, puis l'aviateur. Sa jeune poitrine se gonfla avec fierté. Et il déclara :

— On verra bien. Attendez-moi...

Avant que nul ne pût le retenir, il s'élança dans la direction indiquée. D'un coup, il se trouva sous l'épaisseur de la frondaison et la lumière parut manquer. Il buta, se rattrapa, avança. Le sentier zigzaguait dans une pénombre à quoi les yeux du garçon s'habituaient. Cette glauque clarté avait quelque chose d'impressionnant, comme s'il s'était trouvé dans un aquarium.

Aucun bruit. Un silence énorme, étouffant, que, soudain, un sifflement troubla. Et un jaillissement à vous couper le souffle : là, devant lui, à hauteur de son visage, dardant sa tête, sa fine langue jaillie et frémissante, un énorme python se balançait. Le regard froid des yeux verts s'emparait de Dzi, le dominait, paralysait ses gestes, le laissait inerte, proie offerte au reptile long de plusieurs mètres...

LA SEMAINE PROCHAINE :

LA CASE AUX SERPENTS

LES MAMELUKS DE BONAPARTE

TEXTES ET DESSINS DE JACQUES LAUDY

Hassan, Kaddour et les gendarmes s'élancent à la poursuite de Montbidon, qui vient de s'enfuir par un souterrain...

























(A suivre.)

Interdit aux garçons!

BRIGANDS EN LIBERTE



Ma chère Brigitte,

EN hâte, quelques nouvelles de Trou-sur-Semois et de la ferme de mes grands-parents.

Grand-père souffre beaucoup de sa sciatique et Rousse, la vache, a eu un superbe petit veau. C'est un vrai plaisir de le voir, chaque soir, trotter tout fringant jusqu'au café de la place pour y faire sa partie de dominos (pas le veau, grand-père). Le cher vieil homme n'a même plus besoin de sa canne. Nous l'adorons tous et l'avons baptisé Niquedouille (pas grand-père, mais le veau bien sûr). Grand'mère, elle, par contre, a beaucoup vieilli depuis l'été passé. La jument grise aussi. Sa vue a baissé et elle laisse souvent tomber des mailles de son tricot (pas la jument, évidemment). Oncle Aristide va bien. Quant à Médor, le brave gardien de la ferme, il est toujours fidèle à son poste. On peut le voir des heures durant, immobile au bord de la Semois, la pipe entre les dents, son canotier planté droit sur la tête et un mouchoir sur la nuque pour se protéger du soleil (c'est d'oncle Aristide, ce passionné de la pêche, que je parle).

Chère Brigitte, tu vas trouver ma lettre un peu décousue, mais je perds la tête par moment, tant mes frères me donnent du tintouin. En vacances, ils sont déchaînés et font mille bêtises. Hier soir, par exemple, au moment d'allumer son fourneau pour préparer le dîner, grand'mère fut tout étonnée d'entendre du bruit qui semblait venir du four. Elle l'ouvrit. Sais-tu ce qu'elle y trouva ? Les trois plus beaux de ses poussins. Questionné, mon petit frère Pitou expliqua fièrement : « Mais, grand'mère, tu as dit tantôt que tu ne savais pas quoi nous donner à dîner. Alors j'ai voulu te faire une surprise ! » Quel bon petit cœur, n'est-ce pas ?

Quant aux trois grands garnements, c'est aux dépens de l'oncle Aristide qu'ils ont exercé leur ingéniosité. Je t'ai déjà dit que le cher oncle n'a pas inventé la poudre à canon ni le fil à couper le beurre. Ce qui ne l'empêche pas de remplir dignement (sinon intelligemment) la noble charge de tambour du village. C'est lui qui s'en va dans les rues et ruelles « tambourer » jusqu'à ce que les habitants apparaissent aux seuils et fenêtres. Puis il annonce d'une voix de baryton les communiqués officiels que M. le secrétaire communal a inscrits sur un bout de papier. Ce faisant, il lit de la main gauche — si j'ose m'exprimer ainsi — et frise sa moustache de la main droite. Ce qui prouve qu'il sait lire et jouer du tambour, qu'il possède une belle voix et une belle moustache. Autant de qualités qui le désignaient dès le berceau aux hautes fonctions de tambour de Trou-sur-Semois.

Lors du dernier « tambourage », oncle Aristide eut l'imprudence de laisser traîner les notes de M. le secrétaire communal. Jean, Phil et Marc maquillèrent le document à la perfection. Et voici ce que cela donna:

« Broum-Broum-Broum! Plan-Plan-Plan ! (moustache). On signale de l'hôtel du Point de Vue qu'une dame a perdu hier dans le chemin des Aubépines une broche de diamants. Tant pis pour elle, on ne doit pas faire de sa « poire » à la campagne... M. le notaire Lanèfle mettra en vente à 10 heures un pâturage situé à l'Hermerie. Se méfier du vieux grigou, il n'en est pas à sa première filouterie !... Demain, à 15 heures, match



de football sur le terrain communal entre les centenaires de Chamleur-la-Haute et les enfants de chœur d'Azy... Le garde-champêtre rendra visite prochainement à toutes les personnes de 7 à 77 ans qui ne lisent pas « TINTIN » ! (moustache) Plan-Plan-Plan ! Broum-Broum-Broum ! »

Oncle Aristide n'y a vu que du feu. Tout Trou-sur-Semois s'en tient encore les côtes et, depuis lors, Mlle Caroline, la libraire, a triplé sa vente de « TINTIN ».

Moi, je trouve que mes frères sont des « as » et je te plains de ne pas en avoir...

Bien à toi,

Françoise

LA FUGUE DE KADJIR

(Suite de la page 4.)

J'étais le seul être humain qui fût visible dans le désert, avec ces dizaines de montures échappées, qui semblaient venir de tous les lieux habités à la ronde. Dans chaque ferme, quelqu'un avait dû entendre comme moi le cheval rompant ses liens, renversant les obstacles. Mais les Arabes sédentaires répugnent à sortir la nuit de leur maison; ils ont peur des djinns.

A ma perplexité du début avait succédé une vive curiosité.

— Qu'était-il arrivé, me demandais-je, à Kadjir et à tous ses pareils, pour que tous ensemble ils eussent fait un éclat si contraire à leurs habitudes d'obéissance ?

Me tenant toujours à cinquante pas derrière Kadjir, je parvins aux deux rochers; je me dissimulai contre l'un d'eux. Quand le dernier cheval eut passé, je longeai la paroi de pierre, et me trouvai au début de la profonde tranchée qui jadis avait conduit au fond de la mine de phosphate. Le sol était blanc et doux. Je me mis à courir, car j'avais peur de perdre de vue la horde singulière. Je dus traverser le nuage de poussière qu'elle avait soulevée. Au loin, j'entendais l'innombrable piétinement.

Peu à peu, un ordre se mit dans cette masse vivante. Le cercle m'apparut, bordé de deux rangs alignés qui, aux deux bouts, laissaient une place libre. Alors une bête blanche sortit d'une galerie invisible; c'était Kadjir.

Je le reconnaissais à ses crins de deux couleurs et à son allure fière. Il trotta entre les rangs comme un chef qui va se mettre à la tête de ses troupes. A mesure qu'il avançait, vers l'extrémité la plus lointaine, les chevaux se tournaient de ce côté, où la caverne était béante. Kadjir y parvint; je le voyais tout petit, mais extraordinairement net, car il se découpait sur le ciel obscurci. Et toute la horde, rangée impeccablement, faisait face à cette espèce de scène, comme des spectateurs au théâtre.

Un moment, tout se fit immobile. On sentait que quelque chose allait arriver; quelque chose que ces animaux attendaient, en vue de quoi ils s'étaient réunis. A peine eus-je le temps de songer cela. Une lueur fulgurante s'avança dans l'ouverture. C'était la lune qui se levait.

En quelques instants, elle se dégagea de l'horizon, elle emplit de son disque flamboyant la brèche ouverte dans la blanche muraille. Alors Kadjir se dressa devant le disque et hennit.

A ce signal, tous les chevaux hennirent de même.

Puis la lune, poursuivant sa course, s'était éclipsée derrière le talus de droite, tout se mêla de nouveau dans la caverne.

Cela fit un chaos de têtes et de croupes, animées d'un mouvement joyeux, tel que celui des paysans en marche.

Tant que la lune resta derrière le talus, les chevaux grouillèrent confusément dans le cirque de phosphate. Puis l'astre déboucha au delà, monta dans le ciel libre. Aussitôt, je perçus de nouveau le piétinement rythmé des sabots.

Quelques instants après, le cortège repassait derrière moi, dans la galerie découverte, et gagnait la région des deux rochers où il se dispersait.

Pris de crainte irraisonnée, j'attendis, pour quitter ma cachette, que tous les chevaux eussent quitté la mine abandonnée.

Au pied de la première dune, une forme blanche m'attendait; Kadjir, Kadjir apaisé, placide, docile, et qui, pour ainsi dire, me tendait le dos. Je ne me fis pas prier pour y grimper, car je me sentais soudain très fatigué. Et nous étions à quatre kilomètres au moins de la ferme... De toutes parts, je voyais les chevaux qui s'éloignaient en éventail, regagnant leurs écuries plus ou moins lointaines, avec la tranquille satisfaction des hadjis qui reviennent de la Mecque...

Kadjir trottait doucement, comme il convient à un cheval bien dressé, que son maître ramène à cru, se retenant à la crinière.

Nous rattrapâmes le cheval du grand Albéric au moment où il rentrait à la ferme des oies, par la brèche du chaume. A deux pas de là, se tenait le fermier, pipe au bec. Il n'avait pas l'air du tout surpris.

— Eh bien, me cria-t-il, nous nous promenons la nuit dans le désert ?

Je lui racontai ce que j'avais vu. Il hocha la tête.

— Ce n'est pas pour rien, dit-il, qu'ils étaient nerveux depuis tout un temps. Ils avaient envie d'aller saluer la lune !

Et comme je manifestais mon étonnement :

— C'est la fête des chevaux, reprit-il. On en parle dans le Coran. Il y a des gens qui ne veulent pas y croire. Tous les trois ou quatre ans, les chevaux se réunissent ainsi la nuit, sous le commandement de l'un d'eux. Et ils saluent le lever de la lune... Bonsoir, voisin.

J'arrivai chez nous. Pendant que je mettais pied-à-terre, je vis Kadjir qui flairait le portail.

Par la fenêtre ouverte, j'entendais l'innocent ronflement de ma sœur.

TINTIN-actualités

VA-T-ON capter la puissance des vagues ?

Après la classique houille blanche mise en tuyaux dans les montagnes, verrons-nous comme l'annonce M. Paul Grasset, ingénieur bayonnais, la capture de la houille bleue des tonitruants chevaux de la mer ?

Cette énergie-là, malheureusement, n'est pas de tout repos, surtout lorsqu'il s'agit des grandes lames déferlantes de l'Atlantique que les ingénieurs prétendent transformer en kilowatts.

La puissance des vagues est invraisemblable.



On a vu récemment encore à Biarritz, des murailles épaisses percées comme par des boulets de canon, des poutrelles de fer tordues comme du fer blanc : **la puissance des vagues est évaluée à 200 tonnes par mètre carré.**

★

JE veux rouler à 700 km. à l'heure, a dit John Cobb, recordman du monde. En mars 1939, j'avais déjà atteint la vitesse de 592 km./h.

Et comme le cinéaste qui l'interviewait, demandait en quelle condition le « roi de la vitesse se sent au moment de ses exploits », Cobb d'ajouter :

— Lorsque j'atteins la vitesse de 648 km. à l'heure, j'ai devant la vue une sorte de voile pendant quelques dixièmes de seconde, ensuite, tout redevient clair, mais alors je ressens de violents battements aux tempes et mon cœur se met à battre à un rythme extraordinaire.

UN physicien français, le professeur Trillat, a inventé un art nouveau, la radiographie des fleurs.

Vus par le procédé de J.-J. Trillat, c'est-à-dire à travers les rayons X, les œillets, les glaïeuls, les roses dont la transparence semble



voilée d'un tulle irréel, sont comme d'étranges et ravissantes apparitions de l'au-delà.

Les fleurs radiographiées ne résistent guère à ce traitement, mais les images qu'elles laissent sont les plus exquises qui soient.

Ce n'est pas Nicolas Cugnot qui inventa

LA PREMIERE AUTOMOBILE



Le père Ferdinand VERBIEST

UN beau jour de l'an de grâce 1678, la cour impériale de Pékin — pour l'ordinaire fort paisible — fut mise en effervescence par une nouvelle extraordinaire. Le mandarin Nan-Hoei-Jen venait, disait-on, de construire un véhicule capable de se mouvoir par ses propres moyens, sans l'aide d'aucune force extérieure, humaine ou animale. L'empereur, émerveillé, invitait tous les personnages importants de son entourage à venir admirer cette machine prodigieuse.



On attendit le jour fixé pour la démonstration avec une impatience fébrile. La prétention de faire se mouvoir un objet inanimé sans le pousser ni le tirer paraissait à ce point démesurée que chacun se demandait si le mandarin Nan - Hoei - Jen n'avait pas un peu présumé de ses forces.

Lorsque l'engin parut, tous les regards se portèrent sur lui avec curiosité. C'était un petit véhicule long de 60 cm. et large de 40 cm. Il était muni de roues mesurant environ 30 cm. de diamètre. Son inventeur le posa sur le dallage et l'étrange voiture se mit à faire lentement, mais toute seule, le tour de la grande salle du trône.

Les assistants en restèrent bouche-bée. Lorsque la démonstration fut terminée ils se pressèrent autour de cet étonnant jouet et l'examinèrent sous tous les angles, dans l'espoir d'en découvrir le secret. Puis les questions fusèrent, auxquelles le mandarin Nan-Hoei-Jen, radieux, répondit avec la plus grande complaisance.

UN FAUX MANDARIN

EN fait, malgré ses vêtements chinois et son titre de mandarin, Nan-Hoei-Jen n'était pas plus Chinois que vous et moi. Il s'appelait Ferdinand Verbiest et il vit le jour dans un petit village de la Flandre, en 1623. Entré dans l'ordre des Jésuites, il fit des voyages d'études en Italie et en Espagne, puis il partit pour l'Extrême-Orient en qualité de missionnaire. En Chine, il eut la chance de pouvoir devenir le collaborateur du savant allemand Adam Schall von Bell qui dirigeait les services astronomiques de l'empereur, ce qui lui sauva peut-être la vie. Sa situation lui permit, en effet, de prédire avec exactitude une éclipse de soleil. L'empereur en fut si frappé qu'il rendit toute sa confiance au père Verbiest et, malgré l'obscur travail de sape des courtisans envieux et de certains fanatiques qui avaient juré la perte des chrétiens, fit de ce prêtre européen son conseillé privé. Le père Verbiest perfectionna le calendrier chinois, construisit plusieurs appareils d'optique fort en avance sur son époque, composa une grammaire chinoise, et inventa, comme je viens de vous le montrer, la première automobile du monde.

L'automobile de Nicolas Cugnot (1769)

UN MYSTERE ELUCIDE

MAIS, me demanderez-vous, comment se mouvait l'engin de Nan-Hoei-Jen ? Je vais essayer de satisfaire votre curiosité, mais, pour mieux comprendre, jetez un coup d'œil au dessin ci-contre, à gauche, qui a été exécuté d'après un document d'époque. Il vous permettra de vous faire une idée de l'aspect et du fonctionnement du véhicule.

Au-dessus de la petite voiture, est disposée une chaudière à charbon (A et B). La vapeur produite par la combustion de la houille s'échappe par le tuyau C et met en mouvement la roue à aubes D. Avec cette réserve que l'eau est ici remplacée par de la vapeur, c'est le principe même des moulins à eau.

Actionnée par la vapeur, la roue à aubes tourne et, par une roue dentée horizontale (E), transmet sa force (devenue motrice) à la roue dentée F, montée sur l'essieu des roues arrière.

Quant à l'essieu des roues avant, on peut le régler de manière que le véhicule, au lieu d'aller tout droit, tourne en rond, d'après un rayon déterminé.

C'est fort simple, comme vous pouvez le constater, mais il fallait y penser.

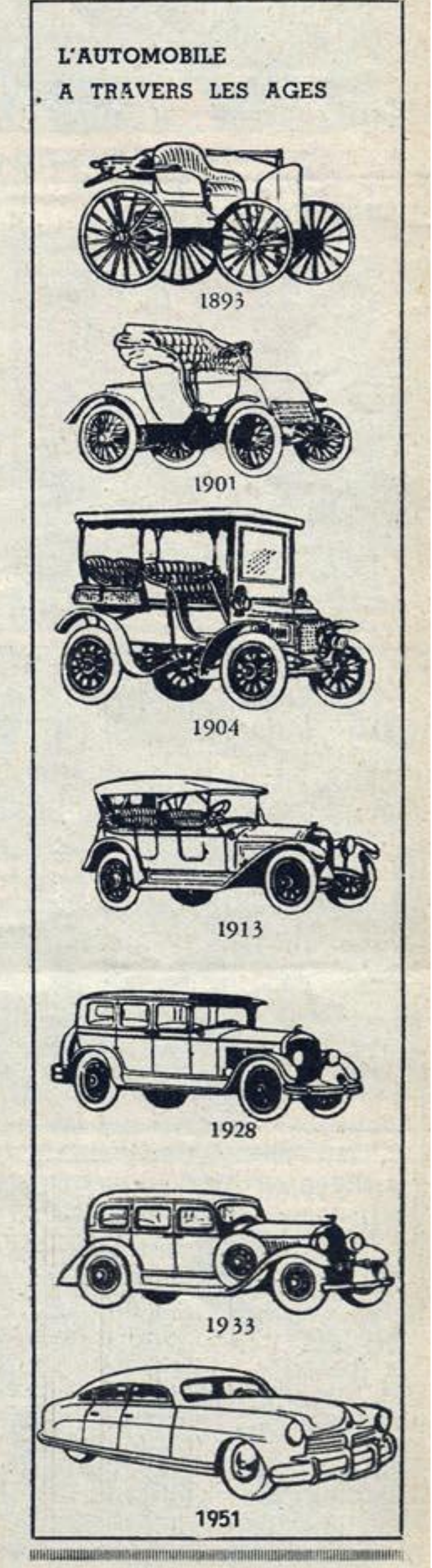
On peut regretter que le père Verbiest n'ait pas poussé plus loin ses travaux et qu'il n'ait pas transformé ce jouet magnifique en une automobile d'utilité pratique. Il est probable qu'il aurait obtenu des résultats surprenants.

•

Les légendes ont la vie dure ! Consultez n'importe quel dictionnaire. Vous y lirez que c'est l'officier d'artillerie Nicolas Cugnot qui inventa l'automobile. Cet estimable savant construisit en effet, en 1769, une voiture à trois roues et actionnée à la vapeur, que l'on considère comme le premier des véhicules automoteurs.

De Fernand Verbiest, il n'est pas question !

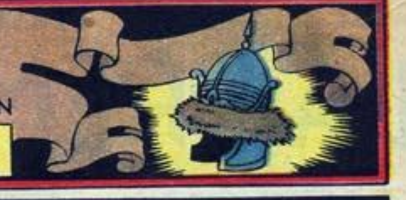
Il est vrai que ce saint missionnaire se souciait fort peu de sa renommée et qu'il s'estimait largement récompensé lorsque l'émerveillement où ses petits travaux d'amateur plongeaient les Chinois l'aidait à convertir quelques âmes de plus !





LE CASQUE TARTARE

TEXTES ET DESSINS DE WILLY VANDERSTEEN



N'ayant pu rejoindre le capitaine Rabakol avant qu'il s'embarque, nos amis décident de passer la nuit dans une auberge de Muyde...

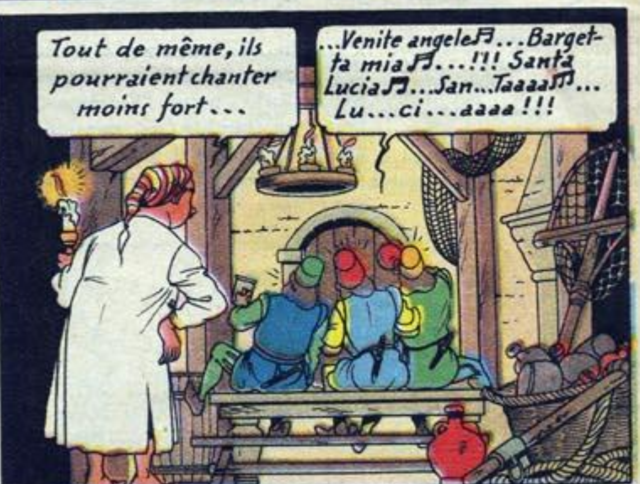




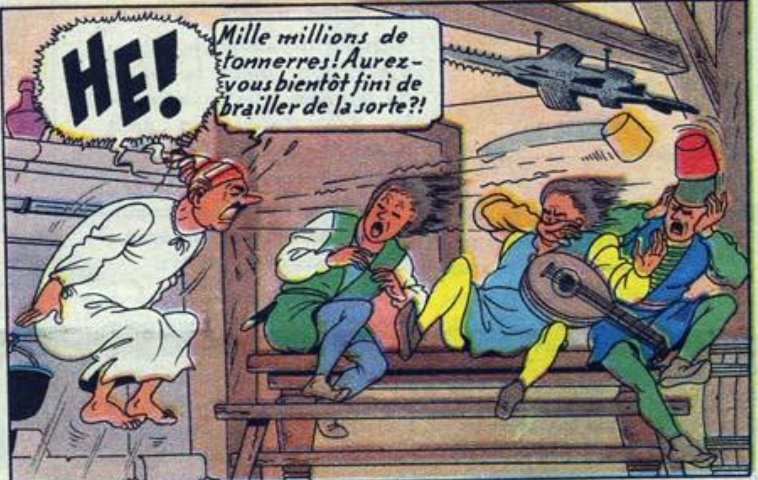




















(A suivre.)



Textes et dessins de Jacques Martin.





























(A suivre.)



QUAND vous envoyez des timbres Tintin :

1° N'oubliez jamais votre adresse **complète**. Indiquez la localité en MAJUSCULES IMPRIMEES.

2° La désignation de la prime doit toujours accompagner vos timbres.

3° Collez vos timbres par espèces sur une feuille de papier. Vous contribuerez ainsi à accélérer l'envoi des primes.

★

Si vous reconnaissez votre envoi dans la liste ci-dessous, écrivez-nous sans tarder votre adresse complète :

Freddy LIBENS, LIEGE : ton adresse est illisible. — René SAEY à BOIS-SEIGNEUR-ISAAC. — X., SERAING : 50 points. — Yvonne X, MEBREUX, série 2, 50 points dans un sachet blanc. — Georgette DE PRE. — X, ANDENNE, série 3. — X, SERAING, série 1. — X, BRUXELLES Nord : 50 points. — R. PRUDHOMME, NALINNES, série 2. — X, ECAUSSINES, série 2 et 3. — O. DESMONT, ANVAING.

★

LISTE DES PRIMES QUE VOUS OFFRE
LE TIMBRE TINTIN

	Nombre de points.
1. Cinq séries de 40 vignettes : « Le Roman du Renard », par série ...	50
2. Carnet de décalcomanies TINTIN, reproduisant en couleurs les principaux personnages de Hergé, carnet A, 15 sujets ...	50
3. Carnet de décalcomanies TINTIN, idem, carnet B, 22 sujets ...	60
4. Deux séries de cinq cartes-postales en couleurs, dessinées par Hergé (série I ou II, par série ...	70
5. Pochette spéciale de papier à lettre TINTIN, illustré par Hergé, avec sujets variés	80
6. Coquet fanion TINTIN, pour trottinette ou vélo (double face, trois couleurs) ...	100
7. Portefeuille TINTIN (article en cuiroléine avec décoration TINTIN et MILOU) ...	200
8. Puzzle TINTIN. Scènes originales sur bois, dessinées par Hergé ...	350
9. Puzzle TINTIN (grand modèle), scènes originales sur bois, desinées par Hergé...	500
10. Jeu de cubes, création de Hergé ...	500



— Heureusement, mon fanion « Tintin » est intact !

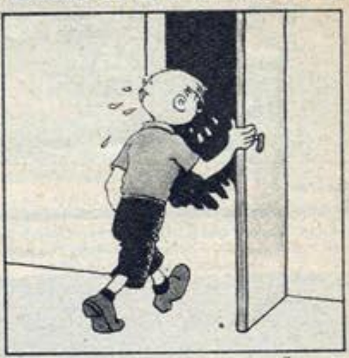
Remarques :

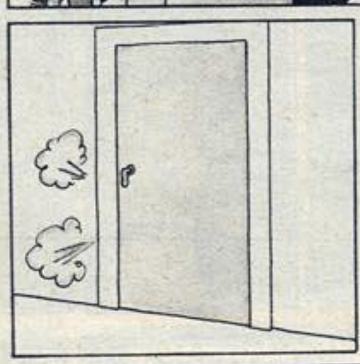
- Les décalcomanies disponibles sont les suivantes :
  « Le Trésor de Rackham le Rouge » : A et B.
  « Le Crabe aux Pinces d'Or » : A et B.
  « L'Ile Noire » : A et B.
  « Tintin en Amérique » : A.
- L'album n° 2 des « Trois Mousquetaires » (à illustrer au moyen des vignettes 11 à 200) est complètement épuisé.
- **Tous** les timbres Tintin, dont la valeur est indiquée dans le coin supérieur droit, sont valables. Les timbres de couleurs et d'espèces différentes peuvent être envoyés ensemble pour une même prime.
- Ce numéro contient un timbre Tintin. Joignez-le à votre collection.

TIMBRE TINTIN POINT 1 PUNT KUIFJE'S BON

LES AVENTURES DE QUICK ET FLUPKE





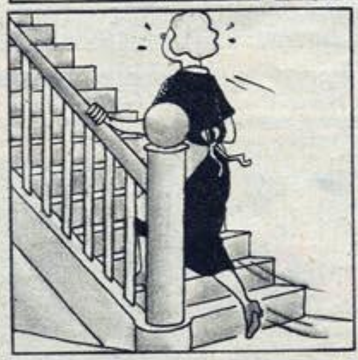










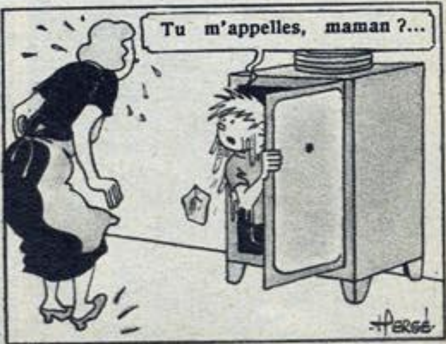












CE N'ÉTAIT PAS SON TOUR

Une histoire vraie racontée par le Commandant ROYON. **Illustrations de JACQUES LAUDY.**



AMARRE au guindeau, j'étais de vigie.

Pierre, à qui c'était le tour, vint me relever. Il était quatre heures du matin.

Depuis trois jours, on fuyait devant la tempête, sous le grand hunier, la grand'voile et la misaine réduites. L'après-midi précédent, on avait entrevu les massifs du Cap Horn; et maintenant, on remontait vers le nord-est pour gagner l'abri de la Terre-de-Feu.

Déjà la mer diminuait, embarquait avec moins de violence à la grande écoutille. Mais le vent forçait encore à coups de rafales de neige et de grêle.

Tout était couvert de glace.

Pierre vit que les feux vert et rouge brûlaient; je lui passai mes mitaines et mon écharpe, car nous faisions part commune; il se glissa ensuite à ma place, derrière le guindeau, et me souhaita bon repos. Pour moi le supplice prenait fin. Pour lui, il commençait.

Engourdi de froid sous mon ciré gelé, il fallut gagner la poupe pour aller rapporter à l'officier de quart que « tout allait bien, qu'il n'y avait rien en vue et que les feux brûlaient clairs ». J'y arrivai, m'accrochant, pataugeant, soutenu sans doute dans cette nuit de détresse par l'espoir de ma couchette.

Stege m'attendait.

— Louis, me dit-il, enlève ton ciré, le vent force. Nous allons serrer la grand'voile. Monte à la vergue et coupe les amarrages des cargue-points.

L'ordre était presque une prière. Stege voyait-il mon état ? Peut-être. Jamais je n'avais émis une plainte et, cette fois encore, j'allais obéir. Orgueil ? Le souci du salut commun ? Sait-on !

L'officier serait allé volontiers à ma place, mais il devait être sur la dunette; et les hommes, tous, avaient leur place au pied du grand mât, aux cargue-points et aux autres manœuvres-courantes; quant à la place de Pierre, elle était à sa vigie.

J'ôtai mon ciré. Stege me prit les mains dans les siennes, les frictionna une minute, m'envoya deux ou trois tapes dans le dos.

— Va, me dit-il, va vite.

Et je m'en allai vers les haubans de grand-mât.

Les larmes coulaient de mes yeux. C'était de rage d'avoir enduré pendant quatre heures de quart des souffrances que tu ne connaîtras jamais, soutenu par la pensée de ma couchette, pour en finir ainsi.

Car pourquoi me leurrer ? Ma résistance n'irait pas jusqu'à la fin de ma mission. Je savais que la mort rôdait parmi les agrès.

Et je commençai de grimper dans les enflèchures. Les mains étaient hors d'usage; je prenais les haubans par le repli des bras; la glace se détachait pas endroits; j'atteignis les marche-pieds de la vergue. Presque inconscient déjà, j'essayai de sortir mon couteau de sa gaine. Il n'y était pas...

L'équipage, en bas, attendait, se débattait dans la masse d'eau que le roulis renvoyait d'un bord à l'autre.

La tentation me vint d'abandonner la lutte; c'était facile; ouvrir les bras, fermer les yeux et finir de souffrir.

Je fermai les yeux, et voici ce que je vis nettement : les miens assis autour de la table de la salle à manger; je vis la boîte à musique sur le secrétaire et je l'entendis jouer; je vis encore l'aquarium près de la serre où les poissons rouges attrapaient la mie de pain qu'au déjeuner on leur jetait — et je ne voulus par mourir.

Je redescendis, mais je ne me souviens pas exactement comment. Arrivé à quelques enflèchures du bastingage, des hommes vinrent me cueillir et me menèrent à l'avant, sous le gaillard; ensuite je vis vaguement Pierre descendre de sa vigie et gagner l'arrière; et puis, quelque temps après, des hommes vinrent encore et déposèrent près de moi un lourd paquet.

Je ne repris conscience que vers huit heures du matin; il commençait de faire clair dehors. J'étais dans ma couchette, face à celle de Pierre; il faisait sombre. Au-dessus de la table, sous la claire-voie, brûlait faiblement la mèche de notre boîte à graisse.

Surpris de voir mon camarade couché quand sa bordée était de quart, je me penchai vers lui. Il avait les yeux ouverts, sa figure me semblait blanche.

J'appelai :

— Pierre !

Puis, plus haut :

— Pierre !

De la main, je frôlai ses joues. Elles étaient froides, froides.

— Mon Dieu, Pierre !

Je le secouai, inconscient de ma propre faiblesse.

— Pierre est mort ! criai-je.

Et, trébuchant, glissant dans l'eau qui balayait le poste, par la porte éventrée, je gagnai le dehors.

Je vis Stege au pied du grand mât, hurlant des ordres aux hommes qui, accrochés sous la grande hune, enverguaient une nouvelle voile.

— Pierre !... criai-je.

— Va te coucher, Pierre est très mal.

— Non, il est mort !

— Oui, il est mort, mais va te coucher, Louis, vite !

J'obéis. Pierre était toujours là, les yeux ouverts. Je savais bien que je ne rêvais pas.

Ernst le Saxon, qui avait sa couchette au-dessus de la mienne, vint vers moi, me prit le bras qu'il serra fort, et me montrant Pierre, me dit :

— C'est ta faute !

Alors, Heinrich le prit à la gorge :

— Assez ! hurla-t-il.

Ernst se releva et quitta le poste sans qu'on fît plus attention à lui.

Heinrich vint s'asseoir sur mon coffre entre Pierre et moi; il borda mon camarade de son ciré, et bien doucement, lui ferma les paupières. Ensuite, il me raconta :

— On avait envoyé Pierre à la grande vergue pour la besogne que tu n'avais pu exécuter faute de couteau... Ne pleure donc pas, attends que j'aie fini, espèce de singe !... Donc, Pierre avait enlevé son ciré et ses mitaines, tâté son couteau à la ceinture, puis le voilà à grimper et disparaître dans le noir de la hune. Il devait à peine avoir atteint les marche-pieds quand nous entendîmes, du côté de la cambuse, un coup mat. On courut voir : c'était Pierre. — As-tu fini de braire ainsi ? — Il était passé par-dessus la vergue, tête en avant, et il avait d'abord glissé lentement. Pas un cri. Et pas une plainte quand on le ramassa. Il vivait pourtant. On le transporta comme toi, sous le gaillard. Quelques minutes plus tard, la grand'voile était emportée. Il n'en reste que des ralingues et des chiffons.

— Mais quand Pierre monta, demandai-je, avait-il protesté ? tenait-il les haubans de ses mains ?

— Il est monté comme toi, Louis.

— Oui, Heinrich, je comprends : Pierre en fermant les yeux n'aura pas comme moi, revu son « home », il n'en avait pas. Mais mon couteau, Heinrich...

— Ah, la question du couteau ? T'en fais pas ! On l'a retrouvé, ton couteau, accroché à la doublure de ton ciré retrouvé sur la dunette. Vers six heures, on vous a transportés tous deux dans vos cages, morts ou vivants, on ne pouvait s'en préoccuper à ce moment-là... Et maintenant, petit, tourne-toi et ferme les yeux, on va enlever Pierre.

★

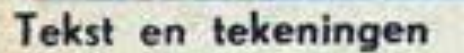
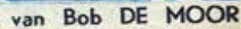
Ainsi mourut Pierre.

A midi, il fut immergé. Le maître-voilier avait cousu son corps brisé dans les restes de la grand'voile. Il faisait trop mauvais pour mettre en panne. Le pavillon claquait sinistrement à la drisse d'artimon.

Un albatros, de ses longues ailes grises, effleura un instant le remous.

Que c'était triste !

Signor Barelli
OP NUSA-PENIDA

Jetés à la mer au cours de leur voyage vers Nusa-Pénida, Moreau et Barelli échouent sur une île inconnue, et sont faits prisonniers par les indigènes...

Tekst en tekeningen van Bob DE MOOR











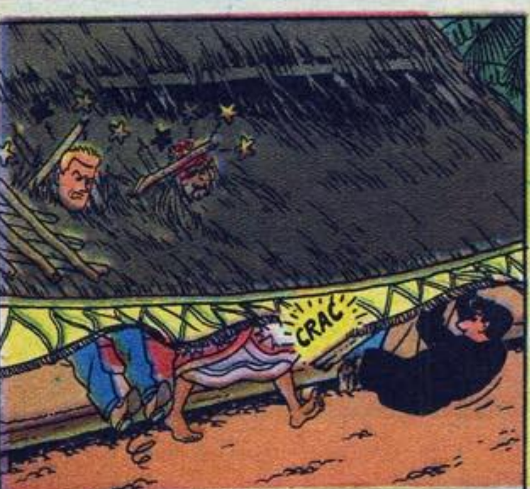














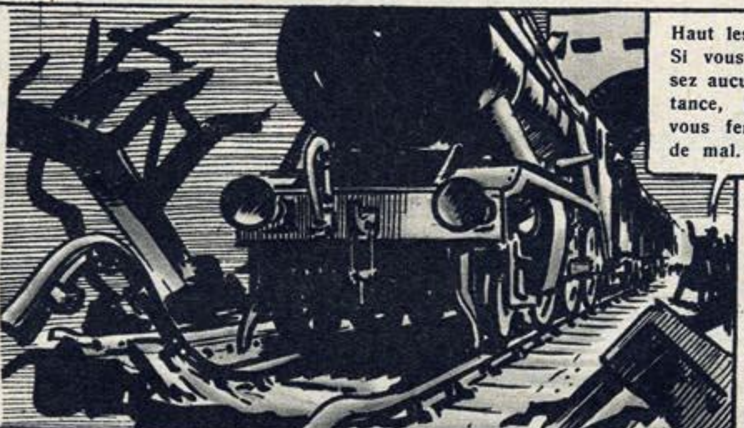


(A suivre.)



Les pirates du rail ont appris qu'un train spécial transportant de l'uranium va passer la frontière. Ils minent le pont de chemin de fer qui relie l'Ecosse à l'Angleterre; au moment où te train approche, la charge de dynamite explose...

AU RISQUE DE PROJETER TOUT LE CONVOI HORS DES RAILS, LE MACHINISTE FREINE BRUTALEMENT ET PARVIENT A EVITER LA CATASTROPHE. REVOLVER AU POING, LES PIRATES SE PRECIPITENT VERS LA LOCOMOTIVE...







Doyle se hisse au sommet du premier wagon. D'un geste rapide, il écarte la bâche qui le recouvre...



Plusieurs lourds camions viennent se ranger le long du convoi. L'un d'eux, muni d'une grue électrique, commence le transbordement...

Bien organisés et parfaitement outillés, les bandits exécutent leur travail rapidement...



Doyle monte à la place du machiniste et met la locomotive en marche; puis, d'un bond, il saute à terre...





Le train s'élance à toute vapeur sur le pont détruit; il décrit une courbe impressionnante dans le vide.

(A suivre.)

CHASSEURS A RÉACTION



LE vacarme qu'ils font en volant au-dessus de nos têtes ressemble à celui d'un train express lancé à toute vitesse, mais leur bruit à eux croît et décroît mille fois plus vite. On sursaute violemment, on lève les yeux ; ils disparaissent déjà... Ils traversent le ciel comme des comètes. La seule preuve que nous gardions de leur passage, c'est un sifflement aigu qui se transforme aussitôt en une vibration presque insupportable. Nous n'avons pu apercevoir que de fugitives formes oblongues et des ailes trapues...

TOUT le monde sait que, depuis la dernière guerre, nos armées sont dotées d'avions à réaction, mais nous pourrions, sans doute, compter sur les doigts les profanes qui ont eu la possibilité d'examiner à loisir ces bolides hurlants.

En attendant de pouvoir nous offrir un baptême de l'air dans un chasseur à réaction, rien ne nous empêche d'étudier ensemble ce dernier-né de la technique moderne.

Commençons, si vous le voulez bien, par le plus courant, le mieux connu de tous : le GLOSTER-METEOR. Cet appareil constitue une nouvelle mouture d'un vétéran de la guerre, le GLOSTER E-28/39, qui fut le premier chasseur britannique à réaction et dont les vols d'essai datent de 1943. L'année suivante, contraint de trouver rapidement une arme efficace pour combattre les V-1 de sinistre mémoire, l'état-major anglais ordonna la mise en fabrication du METEOR. Cet appareil, révolutionnaire pour l'époque, ne fit que quelques apparitions au-dessus de la Manche mais il remplit toutes les missions qu'on lui confia avec un plein succès. En 1945, définitivement mis au point, le METEOR battait le record du monde de vitesse en atteignant l'allure, presque inconcevable en ce temps-là, de 975,675 km. à l'heure. On approchait tout doucement de la vitesse du son !... Notons toutefois que ces performances ont été réalisées par des avions allégés de tout armement, ce qui représente tout de même une diminution de poids de plusieurs dizaines de kilos. Depuis lors, les records du METEOR ont été... pulvérisés, mais ce glorieux avion constitue encore l'épine dorsale des contingents de chasseurs dont sont équipées les armées de l'air britannique, belge, hollandaise, norvégienne et danoise.

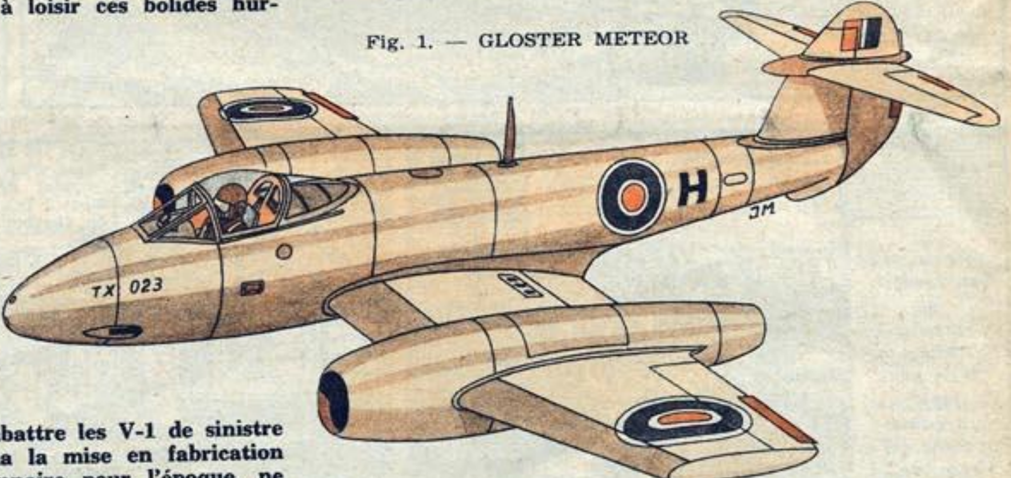


Fig. 1. — GLOSTER METEOR

Fig. 2. — DE HAVILLAND-VAMPIRE

C'est en 1943 également que le « DE HAVILLAND-VAMPIRE » effectua son premier vol. Dès l'année suivante, cet appareil anglais fut construit en grande série et il a subi depuis lors de nombreuses et importantes modifications, notamment en ce qui concerne le réacteur et les empennages de l'arrière. Il équipe aujourd'hui les armées de l'air française, suisse et suédoise. Quant à la R.A.F., elle l'utilise à peu près au même titre que le GLOSTER-METEOR.

Si nous passons en France, nous constatons qu'il y existe plusieurs prototypes d'avions à réaction fort intéressants, qui sont d'ailleurs en cours de fabrication. Citons parmi les principaux : l'ARSENAL VG-90, le 50-6020 ESPADON (Tiens ! Tiens !...), le NORD 2200, et surtout, le MARCEL DASSAULT MD 450.

Ce dernier appareil, le plus récent des chasseurs français à réaction jouit d'ores et déjà d'une excellente réputation. Tous ceux qui ont pu l'examiner de près sont unanimes à lui reconnaître une extraordinaire maniabilité et s'inclinent devant ses performances éblouissantes.

Mais si l'Angleterre et la France s'intéressent, comme l'exige leur place dans le monde, aux chasseurs à réaction, c'est aux Etats-Unis que fleurit, sans contredit, le plus grand nombre de prototypes. Il s'y crée de nouveaux modèles à une telle cadence qu'un exemplaire tout entier de « Tintin » ne suffirait pas vous décrire ceux qui se sont succédés depuis quelques années.

Nous examinerons ensemble, la semaine prochaine, les plus importants et les plus remarquables des chasseurs modernes d'outre-Atlantique.

(A suivre.)

Fig. 1. — GLOSTER METEOR. Envergure : 11,3 m. Longueur : 13,2 m. Plafond : 13.500 m. 4 canons de 20 mm. et 2 bombes de 450 kg. Vitesse maxima : 940 km/h.

Fig. 2 : DE HAVILLAND-VAMPIRE. Envergure : 12,19 m. Longueur : 9,37 m. Plafond : 13.700 m. 4 canons de 20 mm. Vitesse maxima : 864 km/h.

Fig. 3 : MARCEL DASSAULT MD-450. Quatre canons de 20 mm. Vitesse maxima : 930 km/h.



Fig. 3. — MARCEL DASSAULT MD-450



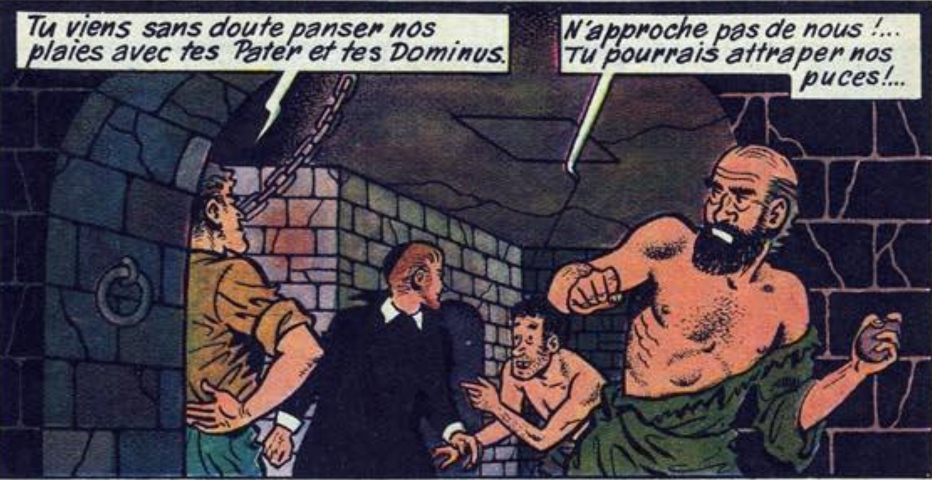
MONSIEUR VINCENT



M. de Condi, général des galères du Roi, a prié Vincent de Paul de s'occuper des forçats enfermés à la Conciergerie, parmi lesquels sont recrutés les rameurs des galères...

TEXTE ET DESSINS DE RAYMOND REDING













Voilà qui est mieux... Assois-toi maintenant et laisse moi examiner tes jambes... Sont-ce les fers qui t'ont fait ces plaies ?... Il va falloir laver ça... Je vais demander de l'eau fraîche au gardien...

Pas la peine... Ils ne veulent jamais en donner !

C'est ce qu'on va voir !... Gardien !!







VAINCU PAR LA FRANCHE BONTÉ DE MONSIEUR VINCENT, LE FORÇAT SE LAISSA SOIGNER ... PUIS UN AUTRE... ET UN SUIVANT.
IL N'Y EUT BIENTÔT PLUS DE CACHOT À LA CONCIERGERIE OÙ IL NE FUT ACCUEILLI AVEC RESPECT, SINON ENCORE AVEC RECONNAISSANCE.
CEPENDANT UN PLAN SE MIT À TRACASSER LE PRÊTRE...
UN BEAU SOIR, IL DEMANDA À ÊTRE REÇU PAR MONSIEUR DE GONDI...



(A suivre.)

Le cas étrange de Monsieur de Bonneval

Une lettre adressée au professeur Bourdail et dans laquelle M. de Bonneval parle de sa dernière découverte, a été volée à William, le domestique. Inquiet, M. de Bonneval se rend en fiacre chez le commissaire. Mais...

Texte et dessins de F. Craenhals.



C'EST UN GRAND HONNEUR POUR MOI QUE DE M'ENTRETENIR AVEC UN SAVANT. J'AI SUIVI VOS TRAVAUX AVEC PASSION. VOUS ETIEZ MU PAR DE BELLES IDEES HUMANITAIRES. MALHEUREUSEMENT...























(A suivre.)

MELI-MELO

NOTRE « METRE » NE MESURE PAS UN METRE !

Le mètre, comme chacun sait, est la 40.000.000e partie du méridien de Paris. C'est en 1791 que l'on entreprit de mesurer l'arc du méridien, entre Dunkerque et Barcelone. Cette opération terminée, on calcula la longueur totale dudit méridien et la 40.000.000e partie de cette distance, prise comme unité, reçut le nom de mètre. Mais on s'aperçut plus tard que le méridien mesurait en réalité 40.003.424 mètres, et qu'en conséquence il manquait à l'étalon 0,0856. Pour des raison d'ordre pratique, cependant, ce dernier ne fut pas modifié.

Le mètre-standard est la longueur, à la température de zéro degré, d'une barre de platine irridié déposée au Pavillon de Breteuil, à Sèvres.

CE QUE NOUS AVONS DANS LE CORPS !



Si vous pesez 60 kilos (c'est une pure hypothèse), savez-vous qu'il y a, dans ce poids, à peu près 40 litres d'eau et 5 litres de sang ?...

Savez-vous d'autre part que notre corps ne compte pas moins de 5,000,000 de globules rouges par millimètre cube de sang? Qu'en trente jours, tous les globules du sang sont renouvelés et que 200,000 globules rouges par centimètre cube de sang sont anéantis à chaque minute ?

Savez-vous enfin que nos cheveux peuvent vivre quatre longues années, que nous pouvons perdre, sans risque de devenir chauves, jusqu'à quarante cheveux par jour, et que soixante-dix jours après la mort, tous les cheveux tombent ?

TINTIN EN VACANCES

Pour recevoir « TINTIN » n'importe où, LIS CECI :

a) Si tu es abonné : fais-nous connaitre tes nom, adresse et numéro d'abonnement. PRECISE AUSSI ton adresse de vacances ainsi que le début et la fin du séjour.

b) Si tu n'es PAS ABONNE mêmes renseignements que ci-dessus, plus l'envoi de 6 francs en timbres-poste par journal à envoyer.



POURQUOI TOUTES LES POULES EXPLOSAIENT-ELLES ?

Ce brave paysan de Lunebourg (Allemagne) était très ennuyé. Il s'en fut un jour trouver le commissaire de police et lui dit :

— Monsieur le commissaire, il se passe dans ma basse-cour des choses bien extraordinaires. Mes poules explosent les unes après les autres. Et je ne suis pas le seul cultivateur sur qui s'abat cette calamité. Il faut absolument que les pouvoirs publics interviennent.

Le commissaire fit effectuer une enquête et l'on découvrit bientôt la clef de l'énigme. Les poules picoraient sans vergogne des fragments de carbure abandonnés ça et là par les troupes alliées après leurs manœuvres. Il suffisait que ces gallinacés boivent ensuite un peu d'eau pour que, mélangé au carbure, ce liquide produise un gaz sous l'effet duquel les pauvres poules éclataient littéralement.



Solution des mots croisés n° 31.

Horiz. : 1. Août; 2. Mise; 3. Pèlera; 4. ...; 5. ...; 6. ...; 7. ...; 8. Nautes; 9. Aria; 10. Reçu.

Vertic. : 1. Prison; 2. Ame Aar; 3. Oil; Ure; 4. Usé; Tic; 5. Ter; Eau; 6. Abimes.

QU'EST-CE EXACTEMENT QUE LE NYLON ?

C'est une fibre entièrement synthétique que l'on obtient à l'aide du... charbon. Pour faire du nylon, il faut de la houille, de l'oxygène et de l'hydrogène. Quatre-vingt-dix pour cent de la production totale du nylon sont utilisés à la fabrication des bas, mais, durant la guerre, cette fibre servait également à la confection des parachutes. Cousin du nylon, l'orlon est fabriqué à l'aide d'acétylène, de gaz naturel et de pétrole. Il ne rétrécit pas, il est insensible à l'effet de l'huile, de la graisse et du sel, et les mites ne l'aiment pas du tout. Quant au perlon, dernière-née des fibres synthétiques, elle possède toutes les qualités de l'orlon, avec plus de solidité encore.



MOTS CROISES

Horizontalement :

1. Portion.
2. Elles donnent du charbon.
3. ...
4. Préfixe.
5. Symbole chimique du cuivre.
6. Pas près.
7. Préfixe.

Verticalement :

1. Etendue d'eau entourée de terres.
2. Escargot.
3. Enfant ; Contraire au jour.
4. Epreuve ; Ville de France.

L'ART D'UTILISER LES... MULETS

Un policier israélien put arrêter récemment toute une bande de fraudeurs, grâce à sa parfaite connaissance de la bible. Lorsqu'ils virent apparaitre les douaniers, les contrebandiers s'enfuirent en abandonnant leurs mulets chargés. Le policier se rappela une phrase du livre d'Israël « Le bœuf connait son propriétaire et l'âne connait l'endroit où se trouve sa mangeoire ». Il fit garder les mulets pendant quelques jours, sans leur donner de nourriture, puis il les relâcha. Les braves bêtes, affamées, se dirigèrent au trot vers le repaire des contrebandiers, suivies — bien entendu — des douaniers !













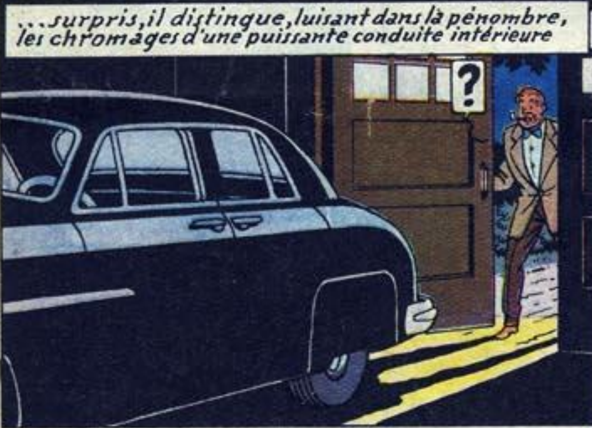
(A suivre.)


LE MYSTERE de la GRANDE PYRAMIDE
TEXTES ET DESSINS D'EDGARD-P. JACOBS
Mortimer a surpris Olrik et Sharkey qui sortaient d'un puits d'accès menant aux fouilles du docteur Grossgrabenstein. Il s'apprête à les suivre, mais il en est empêché par Abbas, un ouvrier du chantier... Mortimer, inquiet, alerte le docteur Grossgrabenstein...


Mortimer vient d'apercevoir, nettement imprimée dans le sable de l'allée, la trace des pneus d'une grosse voiture


Tiens... ça a l'air tout récent... et ça se dirige vers le garage. Ce n'est pourtant pas la vieille guimbarde de Grossgrabenstein qui a laissé ces marques-là!...


Poussé par la curiosité, Mortimer entrouvre légèrement l'un des battants de la porte du garage et...


...surpris, il distingue, luisant dans la pénombre, les chromages d'une puissante conduite intérieure
?

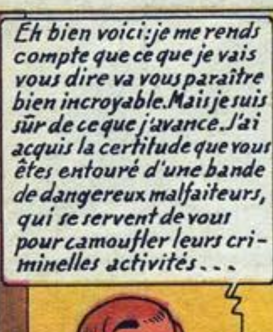

By Jove!... Ma parole, on dirait une "Lincoln"!... Voyons ça...


Mais au moment où Mortimer va pénétrer dans le garage, une voix tonitruante l'arrête net sur le seuil...
Ach! Ce cher ami! Fous voilà! Mais que tiable faites-vous là? Je foux cherche partout!...


Tut! tut! Ne dites rien, ch'ai compris! Fous vouliez refoir la voiture de ce fieux fou de Grossgrabenstein, pour fous en moquer, hé? Ha! ha! Allons, afouez donc!...
Heu... Ma foi, c'est un peu ça... Mais j'ai été étonné de ne pas la trouver... L'auriez-vous vendue?...


Was?... Vendue? Fous plaisantez, professeur... A la férité, elle fient d'avoir un bedit accroc de rien du tout, et le karagiste a insisté pour me prêter cette voiture en attendant... Mais trêve de pavardages, fenez!


Un moment plus tard, au salon, tandis que le docteur débouche le whisky, Mortimer, mal à l'aise et préoccupé, médite sur sa curieuse découverte...
Et alors... cette terriple histoire que fous afez à me raconter? De quoi s'achit-il?...


Eh bien voici: je me rends compte que ce que je vais vous dire va vous paraître bien incroyable. Mais je suis sûr de ce que j'avance. J'ai acquis la certitude que vous êtes entouré d'une bande de dangereux malfaiteurs, qui se servent de vous pour camoufler leurs criminelles activités...




Comment? Fous dites? Moi, Herr Grossgrabenstein, che serais fictime d'une bande de foleurs? Ha! ha! ha! Foyons cher gonfrère, cè n'est pas sérieux!


A votre aise! Mais sachez que cette nuit même, j'ai vu votre wékil Sharkey en compagnie du plus fieffé gredin que la terre ait jamais porté!


Sharkey? Lui! Un malfaiteur!? Ha! ha! ha! Foilà bien l'humour anglais! Allons, fidez donc votre verre au lieu de me servir vos histoires de prigands!
Non, merci, l'alcool ne me dit rien ce soir...


Et Mortimer, avec un mouvement d'humeur, repousse si brusquement le verre que lui tend le docteur que...
MILLE TONNERRES!!!

(A suivre.)